

NANCY AUDET

En collaboration avec Joanie Godin

Préface de Paul Larocque

Plus jamais la honte

Le parcours improbable
d'une petite poquée

CHAPITRE 1

Ma naissance

Je suis née à Amos, en Abitibi-Témiscamingue. J'habitais, avec ma famille, à Saint-Dominique-du-Rosaire, un petit village de 400 habitants situé un peu plus vers le nord. Pour s'y rendre en voiture depuis Montréal, il faut rouler plus de sept heures en direction de la Baie-James.

À l'époque, comme c'est encore le cas aujourd'hui, c'était un village typique de région avec une seule rue, la Principale, sur laquelle on retrouvait presque toutes les maisons du village. Les autres étaient dans les nombreux rangs, nommés par des chiffres. Il n'y avait qu'un commerce, qui faisait office à la fois de dépanneur, de casse-croûte et de station-service.

Pour se rendre dans mon patelin, on doit bifurquer sur la rue Principale à partir de la route 109, direction Matagami. Et au bout de cette rue, il n'y a qu'un chemin de gravelle, qui mène à d'autres villages et, surtout, à la forêt où les véhicules tout-terrain sont plus utiles que les voitures.

Par chez nous, tout le monde se connaît. J'avais de la parenté dans chacun des rangs du village ou presque. Il ne s'y passait pas grand-chose et tout le monde se mêlait de ses affaires. On n'allait pas dire aux voisins comment élever leurs enfants. Les apparences étaient importantes. Je pense que, de l'extérieur, nous avions l'air d'une famille heureuse et unie.

Mes parents se sont rencontrés très jeunes. Ils ont eu un premier enfant, ma grande sœur, qui a vu le jour en 1973. Quand ma mère est tombée enceinte une deuxième fois, à l'âge de 22 ans, son désir le plus cher était d'avoir un garçon.

Mais les choses ne se sont pas déroulées comme prévu pour elle. Le 11 septembre 1976, c'est moi qui me suis pointé le bout du nez à l'hôpital. Mon père m'a prise dans ses bras et, tout heureux, a dit à ma mère :

— Notre grande fille a maintenant une petite sœur !

Au lieu de partager la joie de mon père, ma mère s'est mise à pleurer. Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Je n'étais pas ce qu'elle voulait. Elle était déçue.

Mon père a sans doute pensé que sa déception serait passagère. « Je n'ai pas posé de questions, mais je suis resté marqué et ébranlé par cette histoire-là, s'est-il remémoré dans les derniers mois. Sa réaction est bien ancrée dans ma tête. C'est bien clair et net. Ce n'était pas normal. »

Ma mère a rapidement décidé d'avoir un troisième enfant, souhaitant avoir enfin son garçon tant attendu. Mon frère est né en janvier 1979. Il a eu la chance de naître avec le bon sexe. Mes parents étaient fous de joie.

Et moi, j'étais officiellement de trop.

•••

Dans les dernières années, mon père m'a confirmé que les mauvais traitements ont commencé quand j'étais encore au berceau, mais je n'en garde aucun souvenir.

Cependant, j'ai eu un certain choc en feuilletant l'album de photos de famille. J'ai remarqué qu'il n'y avait pratiquement aucune photo de moi quand j'étais bébé. Comme si ma petite enfance n'avait pas existé. Je n'en ai trouvé qu'une seule de moi avec ma maman. Une seule. Sur celle-ci, je n'ai que quelques

mois. Je porte une robe blanche. Ma mère sourit timidement, mais elle sourit. Elle semble heureuse. C'est du moins ce que l'on peut se dire en regardant le cliché. On ne m'a jamais parlé de moi quand j'étais bébé. Je n'ai aucune idée si j'étais un bébé souriant, calme ou *bougonneux*. Je ne sais pas. Mon cœur est vide de souvenirs.

Depuis que je chemine pour me réconcilier avec mon passé, j'ai pu faire un peu le plein en questionnant mon père. Je lui ai récemment demandé si elle s'était occupée de moi, quand j'étais bébé.

«J'ai revu des vidéos de cette époque en super-huit et on peut la voir s'apprêter à t'allaiter, dans ta chambre. Elle était avec ta sœur et votre cousine. Mais ça marchait par vagues. Je pense que c'est par la suite que ç'a empiré. J'ai toujours dit que le trouble avait commencé dans la couchette. Comme si elle ne t'avait jamais acceptée, se souvient mon père. Tu n'as jamais eu le même traitement que ta sœur et que ton frère, quand il est arrivé. D'ailleurs, j'ai souvent dit à mon fils qu'il avait été chanceux, parce que si tu avais été un garçon, il ne serait pas là.»

Quand je lui demande des exemples de ces mauvais traitements, il cite entre autres le fait que ma mère me mettait dans mon berceau et me laissait là. Elle me punissait en m'abandonnant dans mon petit lit dès que quelque chose ne marchait pas. Elle pouvait m'y laisser des heures. Malheureusement, mon père n'était pas toujours là pour en être témoin.

En fait, mon père a été absent toute mon enfance et ma jeunesse. Il travaillait dans l'industrie forestière et partait très souvent pour la semaine. C'était une grande partie de mon problème, puisque je me retrouvais alors seule à la maison avec ma mère, mon frère et ma sœur.

CHAPITRE 2

Mes premiers souvenirs

Mon plus lointain souvenir remonte à mes trois ans. En fait, j'avais précisément trois ans et sept mois. Ma mère était très fâchée contre moi. Je ne savais pas ce que j'avais fait de mal. Habituellement, elle s'en prenait à moi quand je me chicanais avec ma sœur. Peu importe la situation, c'était toujours ma faute. J'essayais d'éviter ses coups. Elle me serrait le bras très fort. J'avais mal, je hurlais. Mais personne n'était là pour m'entendre.

Ce jour-là, après l'heure du lunch, j'ai déboulé l'escalier d'un trait en raison d'un geste de sa part. La chute a été brutale. Ma tête a frappé le sol violemment. J'ai ressenti une puissante douleur et j'étais étourdie. Elle me criait de me relever et de me rendre dans ma chambre. Péniblement, je me suis traînée jusqu'à mon lit. La douleur était insoutenable. J'étais en pleurs et je me tenais la tête. Elle enflait à vue d'œil. Mais personne n'est venu me voir. J'ai fini par m'endormir au bout de mes sanglots et de mon mal.

Mon père est rentré du travail et, après un moment, s'est demandé où j'étais.

— Où est Nancy? questionna-t-il ma mère.

— Dans sa chambre, elle a encore fait un mauvais coup, lui répondit-elle.

Je ne sais pas quelle heure il était, mais il faisait déjà noir lorsqu'il est entré dans ma chambre. Il a tenté de me réveiller. Je me souviens de son état de panique quand j'ai ouvert les yeux. J'étais tellement maganée, il n'avait pas besoin que je lui dise qu'il m'était arrivé quelque chose. Ça se voyait à l'hématome immense que j'avais au front. Il m'a prise dans ses bras et m'a transportée jusqu'à l'auto en courant. Il a essayé de m'empêcher de m'endormir. Il roulait à toute vitesse en direction de l'hôpital d'Amos, où j'ai rapidement été admise à l'urgence. J'avais le front terriblement enflé, et même déformé. On aurait dit un ballon. Si je levais les yeux, mon front me cachait la vue.

Visiblement, j'avais subi une sévère commotion cérébrale. J'avais aussi très mal au cou. Les médecins m'ont fait passer une radiographie pour voir s'il y avait des dommages à ma tête, notamment des lésions cérébrales, et à mon visage. Si je me fie au rapport médical, ils n'ont décelé qu'un « hématome de l'arcade faciale médiane ».

— Comment est-ce que c'est arrivé ? interrogea le médecin.

Mon père ne se rappelle pas le mensonge exact qu'il a raconté au médecin, de peur qu'il appelle la police. Mais ç'a dû être quelque chose comme « un accident ». Il ne se souvient pas de ce qu'il a dit, mais du fait qu'il a dû mentir, ça, oui.

Mon père a été emmené dans un bureau pour répondre à un tas de questions. « On m'a cuisiné, parce que les médecins ne trouvaient pas ça normal. Ils se disaient que la petite qu'ils avaient devant eux était beaucoup trop enflée pour avoir été victime d'un accident. J'ai toutefois réussi à faire passer ça sous silence. Ce que je regrette aujourd'hui. Mais j'étais jeune à l'époque et, dans le temps, on cachait beaucoup de choses. On faisait toujours paraître que tout allait bien à la maison », s'est-il remémoré.

J'ai passé quelques heures en observation, après quoi on a permis à mon père de me ramener à la maison.

Mon père savait très bien que c'était ma mère qui était responsable. J'étais assez vieille pour le lui raconter. Il l'a confrontée. Il était habitué à ses crises, et se faire crier dessus n'avait plus rien de spécial pour lui. Il en a vécu un autre épisode quand il a tenté de savoir la vérité. Finalement, il n'aura jamais réussi à avoir la version de ma mère.

Mais moi, j'avais mal, très mal. Je souffrais en silence. Je savais que je ne devais pas raconter à qui que ce soit comment c'était réellement arrivé. De toute façon, je connaissais la raison puisque ma mère me répétait souvent : « C'est ta faute. T'as juste à écouter. Arrête de te chicaner avec ta sœur. Maudite tête de cochon. »

Après quelques jours, j'avais deux yeux au beurre noir. On aurait dit un raton laveur. Il est évident que des gens m'ont vue comme ça. Ma famille, les gens du village... Je ne sais pas ce qu'ils en ont pensé, puisque personne ne se mêlait des affaires des autres. Un peu comme la fillette de Granby¹ : tout le monde savait, personne n'a voulu s'en mêler.

•••

Il m'arrivait parfois de faire confiance à une personne en dehors de ma cellule familiale et de lui exprimer ce que je ressentais. Pendant une visite de famille, je me suis assise sur les genoux de la cousine de papa. Je l'aimais bien, Suzie. Elle adorait les enfants et se montrait toujours très gentille avec moi. C'était une grande brune aux yeux doux. Je l'ai soudainement regardée dans les yeux et lui ai lancé : « Tu crois que le petit Jésus sera fâché contre moi si je prends un couteau et que je me tue ? »

1. Une fillette de sept ans est morte après avoir été retrouvée ligotée et dans un état critique dans la maison de son père et de sa belle-mère. Les deux ont été accusés. La DPJ (Direction de la protection de la jeunesse) avait ignoré plusieurs signalements des membres de la famille.

Je n'avais que cinq ou six ans quand j'ai lâché, sans trop m'en rendre compte, cette bombe.

L'inquiétude dans son regard me restera toujours en mémoire. Je ne me souviens pas précisément de sa réponse, mais elle a été assez troublée pour décider d'en parler à mes parents. Elle devait bien se douter que j'avais besoin d'aide.

Ma mère a été froide et sans appel.

— Elle dit ça pour attirer l'attention et se rendre intéressante, juste pour me faire du mal, trancha-t-elle.

On me reprochera longtemps d'avoir dit une telle chose. D'autant plus que Suzie n'est pas la seule à qui j'ai fait part de mes idées suicidaires. C'était presque insensé qu'une phrase si lourde de sens sorte de la bouche d'une enfant de cet âge. Mais en y repensant aujourd'hui, je me rends compte que je lançais un appel à l'aide. J'avais choisi une personne en qui j'avais confiance. Plus encore, une des rares adultes en qui j'avais confiance.

•••

Ma mère me laissait souvent à la maison quand elle allait marcher et jouer au parc avec ma sœur et mon frère. Elle leur annonçait qu'ils allaient au parc, devant moi, pour que je sache que je ratais une sortie que j'aurais aimée. Elle avait installé un crochet à l'extérieur de ma chambre. J'entendais le bruit résonner chaque fois qu'elle ne voulait pas que j'en sorte. Un gros *clic*. J'avais le cœur serré. J'étais encore seule.

Par une belle journée d'été, même si je savais que la scène allait me faire mal, j'ai grimpé sur ma commode. J'ai ouvert la fenêtre. Je hurlais et je pleurais : « Maman, je veux y aller avec toi ! Maman, ne me laisse pas à la maison ! Maman, maman, maman ! » Mais il n'y avait rien à faire. Elle était insensible à mes sanglots. Il faisait beau et chaud dehors, mais froid et laid

dans mon cœur de petite fille. Je me sentais triste, si triste. J'ai fini par m'endormir au bout de mes larmes. Encore une fois.

J'ai su plus tard, grâce à mon amie Geneviève – ma voisine, ma seule amie –, que ma mère manipulait mon frère et ma sœur. Cette dernière lui avait déjà dit avoir été fâchée parce qu'elle n'était pas allée au parc comme prévu, mais que ma mère lui avait fait promettre d'affirmer le contraire devant moi. Question que j'aie encore plus mal d'être laissée à mon sort, enfermée.

Un jour, mon père a décidé d'arracher le fameux crochet qui me gardait trop souvent prisonnière. Il ne voulait plus qu'on m'enferme. « Je l'ai dévissé du mur. Ta mère n'était pas d'accord, mais je l'ai fait quand même. Elle était tellement en colère qu'elle m'a giflé », m'a-t-il raconté récemment.

Nos souvenirs diffèrent toutefois quant au temps qui s'est écoulé entre l'installation du crochet et le jour où mon père s'est tanné.

« Il me semble que c'est presque impossible que je l'aie laissé là. C'était dangereux. Mais... ta mère avait déjà vu ça ailleurs. Elle l'avait appris dans une autre maison. Ce qui ne me surprendrait pas, toutefois, c'est que le crochet réapparaissait quand je partais travailler la semaine et qu'il disparaissait à mon retour... », m'a-t-il dit.

Récemment, alors qu'on en reparlait, il m'a souligné cet élément auquel je n'avais jamais pensé, mais qui m'a bouleversée : « Tu imagines si un incendie avait éclaté ? »

Je ne pouvais pas sortir. J'étais si petite et si fragile...

Quant à ma mère, elle n'a jamais nié l'existence de ce crochet. Il y a quelques années, je lui en ai parlé dans un échange de courriels. Elle m'a répondu, dans un message un peu confus et sans paragraphes : « Je suis allée consulter et le psy m'a conseillé, car il voyait bien que j'étais à bout, de te séparer de moi, en voulant dire te mettre dans une chambre pour que tu

ne me vois pas, car tu me manipulais, et de te dire que, quand tu arrêteras de crier, je pourrais te laisser sortir et te parler. Il m'a expliqué que tu voulais m'avoir pour toi toute seule. Moi, j'avais peur que tu arrêtes de respirer, car tu retenais ton souffle. Mon psy m'a dit que c'était impossible et de ne pas m'en faire. C'est le seul bon conseil que j'ai eu d'un psy.»

Tout ça, c'est évidemment difficile à croire. Un psychologue ne conseillera jamais à un parent d'enfermer son enfant dans une pièce et d'installer une barrure. Il ne suggérerait pas à un parent de partir au parc des après-midi complets avec deux de ses enfants en laissant l'autre seul derrière.

•••

Ces abandons à répétition ont laissé des traces. Encore aujourd'hui, j'ai souvent peur qu'on me laisse derrière. Je dois combattre mes angoisses. Je me suis entourée de gens loyaux et humains. Je sais qu'ils ne me jugent pas quand je suis assaillie par ces pensées. Je sais que la peur de l'abandon, même si elle prend moins de place dans ma tête et dans mon cœur, fera toujours partie de ma vie. J'ai appris à ne pas écouter ces pensées lorsqu'elles m'envahissent. Le temps m'a fait comprendre que je devais guérir ces blessures si je voulais développer des relations saines avec les autres.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace	7
Préface	11
Avant-propos	15
Chapitre 1. Ma naissance	17
Chapitre 2. Mes premiers souvenirs	21
Chapitre 3. Les hommes dans ma vie	27
Chapitre 4. Le tueur d'âme	33
Chapitre 5. Les coups de ceinture	41
Chapitre 6. La solitude	53
Chapitre 7. Le signalement	59
Chapitre 8. Retour en enfer	71
Chapitre 9. Tout pour me détruire	77
Chapitre 10. Le sport : mon grand sauveur	83
Chapitre 11. Une lueur d'espoir	87
Chapitre 12. Crise d'adolescence inévitable	93
Chapitre 13. Le centre jeunesse	101
Chapitre 14. Le déménagement	111
Chapitre 15. La rencontre	117
Chapitre 16. La descente	129
Chapitre 17. Gravier la montagne	137
Chapitre 18. Paris	149
Chapitre 19. Le retour	155

Chapitre 20. Voler de mes propres ailes	161
Chapitre 21. La grande ville	175
Chapitre 22. Pékin	185
Chapitre 23. Retour à mes anciennes amours.	195
Chapitre 24. La coupure définitive.	201
Chapitre 25. La grande surprise	207
Chapitre 26. Mes petits rayons de soleil.	211
Chapitre 27. La plus grande histoire d'amour.	217
Chapitre 28. Briser le silence	231
Conclusion	237
Remerciements	243